

font des peines, ils pouvaient se nourrir du miel de l'amitié, ils préférèrent l'amertume de la haine.

Oh ! que je les plains !

J'ai connu une famille qui était grandement vénérée dans notre pays, et qui méritait bien de l'être, car elle y était comme une providence visible ; tous les riches, tous les grands l'honoraient ; tous les pauvres, tous les malheureux la bénissaient. Certes, avec cela, il y avait de quoi se faire du bonheur. Eh bien, deux frères de cette maison s'étant mis à se haïr pendant leur enfance, et ayant laissé grandir leur haine, amenèrent dans la demeure où ils étaient nés, dans la demeure ou la paix et l'union avaient régné si longtemps, le malheur, la tristesse et presque le désespoir.

Quand j'ai connu ces deux frères, ils étaient déjà sur l'âge ; le temps, en amenant sur eux les années, leur avait, comme à tous les hommes, enlevé de la force et de la santé, mais leur avait laissé au cœur leurs pensées de haine ; ainsi, quelquefois vous voyez des arbres qu'un ouragan a dépouillés de toutes leurs feuilles, et le souffle de la tempête, qui leur a emporté toute leur verte parure, n'a pu faire tomber de leurs branches les chenilles qui s'y étaient attachées.

Quand un frère parlait de son frère, il ne se servait plus du nom qui lui avait été donné en baptême ; ce nom, si souvent prononcé par leur père et leur mère, aurait pu rappeler des souvenirs de famille, et les hommes qui se font mauvais les redoutent ; il disait : *monsieur mon frère*.

Des amis communs avaient cherché à éteindre cette haine que l'on ne pouvait guère s'expliquer ; car ces deux frères étaient ce que le monde appelle des hommes d'honneur, et n'avaient que de bons procédés pour leurs semblables. Souvent je les ai vus s'émouvoir et s'attendrir quand on racontait devant eux de nobles dévouements ; souvent, quand on leur disait : Il y a là un malheureux qui souffre, je les ai vus se lever pour aller secourir cet inconnu. Ils avaient, comme vous le voyez, de la bienveillance pour tous, hors pour ceux qu'ils auraient dû aimer avant tous les autres... L'honneur s'arrangeait de cela ; la religion, elle, le réprouvait ; mais l'honneur c'était leur règle, et vous savez que l'honneur permet de haïr... ; que dis-je ? l'honneur fait bien plus : en certaines occasions, il ordonne de tuer.

*L'homme a créé l'honneur, Dieu créa la vertu.*

On le voit bien.

Si les deux frères dont je raconte l'histoire avaient écouté la voix de la religion, ils n'auraient pas laissé pousser et grandir dans leur âme cette inimitié qui, ainsi qu'une plante vénéneuse, a empoisonné leurs jours. Non, dès le premier instant où elle commençait, comme un mauvais grain, à germer dans leurs cœurs, ils l'auraient étouffée pour obéir à ces paroles des livres saints :

« Ne laisse pas le soleil se coucher sur la rancune que tu portes à ton frère. »

Mais quand on ne lit que les livres du monde, quand on ne recherche que ses lumières, quand on n'écoute que ses maximes il y a grande chance que l'on s'égarera.

Comme pour fortifier encore davantage l'aversion entre ces deux hommes, les événements politiques de 1815 survinrent ; pour être plus assurés de ne se rencontrer jamais, et de pouvoir se détester davantage, les deux frères adoptèrent des drapeaux différents ; l'un ; l'aîné, salua avec enthousiasme la Restauration ; le second se fit ultra bonapartiste.

Mettre une différence d'opinion politique sur de la haine, c'est jeter de l'huile sur du feu, du vitriol sur une plaie.

Aussi, jamais leur animosité n'avait été si complète ; c'était à réjouir l'enfer.

Le royaliste aurait pu sauver à son frère plusieurs vexations, et il ne le fit pas.

Au 20 mars, le bonapartiste aurait pu empêcher le bannissement de son frère aîné, et il le laissa exiler. Et quand ils agissaient ainsi, si des étrangers venaient à eux leur demander des services, ils avaient de l'obligance pour eux ; ils n'avaient mis hors de leur bienveillance que leur fraternité.

Auprès de ces deux êtres qui avaient juré de se détester toujours, Dieu avait mis deux femmes qui gémissaient de cette cruelle désunion. Les deux belles-sœurs avaient reçu de leurs maris la défense de se voir, de se parler ; quand elles venaient à se rencontrer dans un salon, elles se regardaient tristement et ne se disaient rien. Cependant elles se sentaient un grand attrait l'une pour l'autre ; leurs jeunes enfants parfois aussi se trouvaient sur la même promenade, et leurs gouvernantes leur ayant dit : « Vous êtes cousins », il avaient joué ensemble ; et comme l'amitié va vite parmi les enfants, les cousins s'aimaient beaucoup.

Plus tard, quand l'âge de la première communion fut venu, les fils des deux frères allaient au catéchisme dans la même église, et là, le même prêtre, devant le même autel, leur répétait les paroles de

l'apôtre, de saint Jean devenu vieux : « Mes enfants, mes enfants, aimez-vous les uns les autres. »

L'amitié de ces jeunes garçons, qui avait commencé dans les jeux, se fortifiait ainsi à la voix de la religion : car de tous les commandements de Dieu, le plus facile à accomplir, c'est celui de s'aimer, surtout pour le jeune âge ; car les rancunes n'ont pas encore eu le temps de pousser dans des cœurs si neufs. Les rancunes, ce sont les ronces, les épines de la vie ; elles viennent plus tard dans les âmes que la rosée du Ciel n'humecte pas.

Un jour, un des enfants du comte de Chambral (c'était le nom du frère aîné) tomba subitement très-malade dans l'église où se faisaient les instructions de la première communion : tous ses jeunes camarades s'empressèrent de lui porter secours ; mais parmi les plus effrayés de son mal, le plus affectueux dans leurs soins, le prêtre distingué Anatole de Chambral, fils du second frère.

Les querelles de famille percent au dehors ; elle sont d'abord un malheur, puis elles deviennent un scandale. Le curé savait donc la longue et attristante division qui existait entre deux de ses paroissiens..., paroissiens, il faut le dire, qu'il ne voyait jamais dans son église.

Je l'ai dit en commençant cette histoire, leur religion à eux, c'était l'honneur tel que le monde l'a fait ; et quand on se borne à ce culte-là, on n'a besoin ni de prières ni d'autels... S'ils envoyaient leurs fils aux instructions religieuses, c'était à cause de l'usage, et parce que les mères des jeunes enfants auraient eu le cœur brisé de ne pas les voir chrétiens.

Anatole était venu au catéchisme avec son précepteur ; pendant que le prêtre faisait son instruction, il était survenu tout à coup un de ces orages comme on en voit souvent éclater sur Paris, alors que la pluie ne tombe plus par gouttes, mais par nappes ; alors que les toits, que les maisons, que les portes, que les fenêtres, ne sont plus aperçus qu'à travers un voile d'eau ; alors que les ruisseaux des rues se font torrents et débordent ; alors que les égouts se font cascades et bruissent ; alors que les pavés disparaissent sous des flots noirs et puants ; alors que les savoyards jettent des ponts de planches sur les eaux bourbeuses, et demandent un petit sou aux passants ; alors que les fiacres deviennent rares, et que leurs cochers se réjouissent sous le déluge !

Dans des circonstances semblables, c'est rendre un vrai service que de donner une place dans sa voiture. Anatole, voyant son cousin toujours aussi mal, offrit à la personne qui l'avait amené de le reconduire chez son père. Le curé fit un signe au domestique qui avait accompagné le jeune malade, d'accepter, car le bon prêtre savait que Dieu prend souvent les petits enfants comme des anges, pour réconcilier les hommes entre eux.

Ernest, toujours évanoui, fut porté dans la voiture, et, pendant le trajet de l'église à l'hôtel de son père, eut constamment la tête appuyée sur la poitrine d'Anatole, qui pleurait de le voir si pâle et si inanimé.

Quand ils arrivèrent chez le comte de Chambral, ce fut une grande rumeur, un grand effroi dans toute la maison ; l'enfant était si faible, si changé, avait l'air d'être si près de la mort, que l'on ne fit attention qu'à lui, et l'on ne s'inquiéta d'abord aucunement de qui l'avait ramené ; ce ne fut que plus tard que le vieux domestique raconta qui avait offert sa voiture, et qui avait soigné avec tant d'affection son jeune maître.

Le fidèle serviteur, en donnant tous ces détails, les allongea ; il voulait que le père d'Ernest fût reconnaissant envers Anatole ; car il pensait que lorsqu'on remercie le fils on ne peut maudire le père.

Il y a un âge où le mal passe vite : l'enfance est comme la plante, qu'un souffle de l'orage courbe et fait pencher, mais que le plus petit rayon de soleil redresse et ravive. Au bout de quelques jours, Ernest put revenir aux instructions du curé.

La première communion des enfants approchait, et, suivant l'usage établi dans plusieurs de nos provinces, la veille de la grande et sainte journée, les familles des jeunes catéchumènes furent invitées à se rassembler dans la chapelle des Trépassés, pour bénir, sur les ossements des aïeux, leurs fils et leurs filles.

Les mères d'Anatole et d'Ernest avaient employé auprès de leurs maris une si ingénieuse adresse, qu'elles parvinrent à les amener à cette imposante cérémonie.

Chacun des frères y vint, espérant bien n'y pas rencontrer son frère. Aussi, lorsque dans la foule des parents pauvres et riches qui avaient été conviés à la bénédiction, le comte de Chambral reconnut son frère, son premier mouvement fut d'aller vers la porte pour sortir ; pour s'en aller, il fut obligé de passer près du vieux prêtre, qui tenait en ce moment par la main le petit Anatole.

« Monsieur le comte, dit le prêtre, voici l'enfant qui a soigné avec tant de tendresse et d'affection M. Ernest, le jour où il nous a fait grande peur par son évanouissement. »